



Jacques Blociszewski

COMMENT LA TÉLÉVISION A ASSERVI LE FOOTBALL

Suivi de

**Mondial 2006 :
Comment la télé a expulsé Zidane**

Jacques Blociszewski

Comment la télévision
a asservi le football

© Jacques Blociszewski, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0976-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Crédit photo de couverture : Izzudin Helmi Adnan.

Les deux parties de ce livre reprennent de larges extraits de mon premier ouvrage, « Le match de football télévisé » (Ed. Apogée, 2007), actuellement épuisé.

Ils ont bien entendu été mis à jour et complétés.

Jacques Blociszewski, 25 mai 2022.

Première partie

Comment la télé a asservi le foot

Introduction

Le football s'appartient-il encore ? L'influence de la télévision sur son indépendance, réduite désormais à presque rien, est gigantesque. Et ceci tant au niveau des droits télévisés qui se chiffrent en milliards que sur le plan de la réalisation des matches, où le regard des réalisateurs et des dirigeants de chaînes -imprégnés de l'idéologie technologique et soumis à la loi de l'audience- s'est substitué au nôtre.

Ce livre veut décrire cette mainmise de la télévision sur le football, ses rouages, son évolution depuis les débuts du football télévisé.

Les analyses proposées dans les pages qui suivent peuvent aussi largement s'appliquer à d'autres programmes de télévision et en cela nous éclairer sur notre rapport au réel et à la fiction. L'enjeu est énorme...

Jacques Blociszewski, mai 2022

Une puissante dramaturgie, une diffusion banalisée

Le grand théâtre populaire d'aujourd'hui ?

Le football a un pouvoir d'évocation très fort, un parfum d'enfance. Selon Marc Augé, c'est un « *incomparable mélange, arôme rare suscitant des ivresses qui mêlent le passé au présent, mythe et rite confondus* ».¹ Il est, jusqu'à un certain point, le grand théâtre populaire d'aujourd'hui. Et il a sur le théâtre un avantage : la fin n'est jamais écrite. C'est un jeu non sans aspects géométriques, où la rigueur et la tactique se marient avec l'improvisation et la créativité. Les beaux gestes reflètent le talent des joueurs et une forme spécifique d'art. La vision d'un grand stade, quant à elle, a sa magie propre. En y entrant, le spectateur est ébloui par l'écrin de lumière vu d'en haut, grandiose, par le vert de la pelouse, les hautes tribunes, la voix du speaker qui résonne.

Devant un match, comment ne pas être partisan ? L'ethnologue Christian Bromberger a bien montré à quel point cela fait partie du charme du jeu. Outre l'émotion qu'apporte cette « partisanerie », elle a le mérite de la clarté. Georges Haldas dit dans sa merveilleuse *Légende du football* : « *il est sécurisant de prendre parti. On est pour les Rouges, contre les Blancs, on sait où on en est* ».² Entre sécurité et folle incertitude, le spectateur trouve son bonheur, et assister à une partie de football est une combinaison de plaisirs mêlés. C'est cette alchimie explosive qui a fait dire au cinéaste Jean-Luc Godard : « *La révolution en France, rien de plus facile, vous supprimez le foot à la télé, et les gens descendent dans la rue* ».³

Une passion planétaire

« *La Coupe du monde nous rend, aux Nations Unies, verts de jalousie. En tant que vitrine du seul jeu vraiment « global » pratiqué dans chaque pays, par chaque ethnie, chaque religion, elle est l'un des rares phénomènes de portée aussi universelle que les Nations Unies* », a déclaré Kofi Annan, Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies, dans *Libération*, le 19 juin 2006. Personne n'échappe au football. Il est partout, dans les stades, dans les cafés, dans les salons, sur les murs des villes, sur les écrans géants, dans les conversations et dans les esprits de centaines de millions de passionnés. Le football est le résultat d'une histoire et d'une culture, il confine à la religion.

Des jeux de ballon au pied, on trouve déjà trace en Chine près de deux mille ans avant J.C., puis au Japon vers 500 av.J.C..⁴ On trouva aussi la balle au pied chez les Grecs, les Romains et les Indiens d'Amérique du Nord, ainsi, chez les Mayas, qu'un jeu faisant appel aux articulations -hanches, coudes. En Angleterre, dès le XIème siècle, apparaît un ancêtre violent du football, le *mob football*, ou « football du peuple ». Le Moyen Age vit la *soule*, en France (Bretagne et Picardie notamment), un jeu furieux opposant deux villages, où il s'agissait de porter une balle remplie de foin d'un endroit à l'autre, et où presque tous les coups étaient permis. Au XVIème, à *Florence*, le *Calcio* était une bataille rude entre deux masses de 27 joueurs, où pieds et mains étaient utilisés⁵.

C'est en Angleterre, toutefois, à la fin du 19ème siècle, que le football est réellement né. Après la codification des règles de 1863, le jeu se divise en football et rugby, et vers 1880, une équipe de football se compose de trois lignes, la défense, les demis, la ligne d'attaque⁶. Depuis, le football s'est imposé, et de loin, comme le premier sport mondial. Côté français, le premier club fut le *H.A.C (Havre Athletic Club)*, fondé en 1872.

Les secrets d'un triomphe

Pourquoi le football suscite-t-il un tel engouement ? On peut y jouer partout, avec un ballon ou une boule de chiffon, dans une ruelle, sur une plage. La France compte 1,9 million de licenciés (hommes) et un peu moins de 200.000 licenciées femmes. Mais presque tout le monde aime taper à l'occasion dans une balle ronde. Si la main paraît la mieux adaptée au ballon, c'est pourtant le pied, et le geste le moins naturel qui l'ont emporté. Le football est porté par les deux grands moteurs du sport contemporain, *l'identification* et *l'incertitude*. Il est fondé sur une puissante dramaturgie, où chacun peut se projeter. Dans un match on joue symboliquement sa vie, on lutte contre le destin et le malheur. Chacun y cherche une forme de gloire, mais aussi repousse la mort comme il peut. Le gardien qui arrête le penalty retarde l'échéance, le buteur fait triompher la vie et vainc le dragon. Les identifications à la nation et à ses champions, la fidélité au club, les talents des acteurs, l'incertitude des rencontres peuvent ainsi déboucher sur des chef-d'oeuvres comme cet Allemagne-France de 1982 en Coupe du monde à Séville, si bien évoqué par Pierre-Louis Basse dans son livre *Séville 82, France-Allemagne, le match du siècle* (Ed. Privé, 2005). Le but égalisateur de Wiltord à la 93ème minute d'Italie-France en finale du championnat d'Europe des Nations 2000 est l'expression parfaite du drame qui plane à tout moment sur un match. Au football, tout reste toujours possible, tous les rêves sont permis. Pourtant le caractère répétitif des rencontres en rebute plus d'un, et le sport apparaît à certains comme un redoutable pensum. Mais ce retour incessant des matches est amplement contrebalancé par des ressorts dramatiques internes qui nourrissent une extrême tension.

On ne regarde pas seulement jouer une équipe, on la porte. Pour Georges Haldas, « *Le supporter délègue à l'équipe de son choix -l'équipe élue- le soin de triompher à sa place. Lui, le perdant, le vaincu de la vie de tous les jours, l'humilié [...] veut, dans le stade, gagner par équipe interposée.* » Ces sentiments troubles font qu'en réalité, à quelques exceptions près (notamment en Grande-Bretagne), « *le supporter n'aime pas son équipe. Ou, plus exactement, il ne l'aime que victorieuse, ou, quand elle est perdante, que dans l'attente qu'elle redevienne victorieuse* »⁷. Et comme il arrive inévitablement que cette équipe perde, le football repose aussi sur le plaisir un peu masochiste de tomber, avec la défaite, dans une déchéance simulée, pour mieux en renaître ensuite. Spectateurs et téléspectateurs s'identifient fortement à leur équipe. Ils ne diront pas « *La France a gagné* », mais « *On a gagné !* », exprimant ainsi une véritable fusion